

## Introduction à la langue turque : classification, données démolinguistiques et description du turc moderne (I)

Benjamin Heyden

La Turquie compte aujourd'hui presque 72 millions d'habitants. Située à cheval entre l'Asie et l'Europe, elle a des frontières terrestres avec huit pays : la Grèce, la Bulgarie, la Géorgie, l'Arménie, l'Azerbaïdjan, l'Iran, l'Irak et la Syrie. La Turquie fait partie du G20, le groupe des 20 principales économies du monde. Avec un taux d'alphabétisation de 86,5 %, une population très jeune (25 % de la population a moins de 15 ans)<sup>1</sup> et éduquée, une situation commerciale idéale au carrefour de l'ex-URSS, de l'Union européenne, de l'Asie et du monde arabe, et une main-d'œuvre encore bon marché, elle connaît une croissance économique extrêmement forte.

À l'heure où la Turquie frappe à la porte de l'UE, où ses échanges économiques avec nos pays sont plus importants que jamais, où la réunification de Chypre ne relève plus de l'utopie, où Ankara acquiert un statut géopolitique de premier plan sur l'échiquier mondial (dans le processus de paix israélo-plestinien et comme intermédiaire entre l'Occident et les nouveaux États d'Asie centrale notamment), où l'immigration turque en Europe en est maintenant à la deuxième ou troisième génération, où des millions de touristes européens se rendent chaque année sur les plages turques, en Cappadoce ou à Istanbul, nous avons pensé qu'il était intéressant de faire découvrir à un public de linguistes la seule langue officielle de cette république parlementaire : le turc.

### 1. La classification du turc

L'on classe encore souvent le turc dans la grande famille ouralo-altaïque (également appelée macrofamille ou groupe ouralo-altaïque), qui comprendrait non seulement toutes les langues turques, mongoles et tOUNGOUso-mANDCHOUES (la branche altaïque), mais aussi les langues finno-ougriennes (finnois, estonien, lappon, hongrois, ...) et les langues samoyèdes de Sibérie (la branche ouralienne). Certains y rattachent même le basque, ce qui permet de regrouper au passage tous les isolats linguistiques non indo-européens d'Europe. Au sujet du basque, voilà pourtant près d'un siècle que Winkler (1914) a démontré que si cette langue présentait effectivement quelques similitudes lexicales avec le finnois, le hongrois et le turc, ces ressemblances restaient « superficielles ou explicables par un vieux rapport de proximité »<sup>2</sup>, et que la structure linguistique du basque était fondamentalement différente de celle de ces autres langues.

Même sans le basque, l'unité de la famille ouralo-altaïque est depuis longtemps remise en question. Ainsi, dès 1916, si Saussure évoque bien l'ouralo-altaïque, « vaste groupe de langues parlées en Europe et en Asie depuis la Finlande jusqu'à la Mandchourie », au chapitre V (Familles de langues et types linguistiques) de son *Cours de linguistique générale*, il précise aussitôt que les traits communs généralement relevés pour ces langues (à savoir l'harmonie vocalique et le caractère « agglutinatif » [*sic!*]<sup>3</sup>) ne suffisent pas à en « prouver l'origine commune (très contestée) »<sup>4</sup>.

Alors que ces deux caractéristiques (caractère agglutinant et harmonie vocalique<sup>5</sup>), ainsi que la position finale du verbe (l'ordre SOV, sujet – objet – verbe) ont longtemps fait croire à l'existence de ce groupe ouralo-altaïque, les recherches récentes<sup>6</sup> font plutôt apparaître l'absence de vocabulaire commun, de correspondances phonétiques et de concordances morphémiques et grammaticales entre les familles ouralienne et altaïque. Ces différences structurelles et structurales, ainsi que la

<sup>1</sup> Ces données démographiques proviennent du CIA *World Fact Book* (2008).

<sup>2</sup> WINKLER (1914), p. 282.

<sup>3</sup> Depuis les travaux de Wilhelm von Humboldt (*Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaus und seinen Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*, 1836), l'on parle généralement de langue « agglutinante » pour désigner une langue qui présente comme caractéristique structurelle l'accumulation, après le radical, d'affixes invariables ou variables mais identifiables, pour exprimer les rapports grammaticaux. Nous en verrons des illustrations plus loin.

<sup>4</sup> SAUSSURE (1995), p. 315.

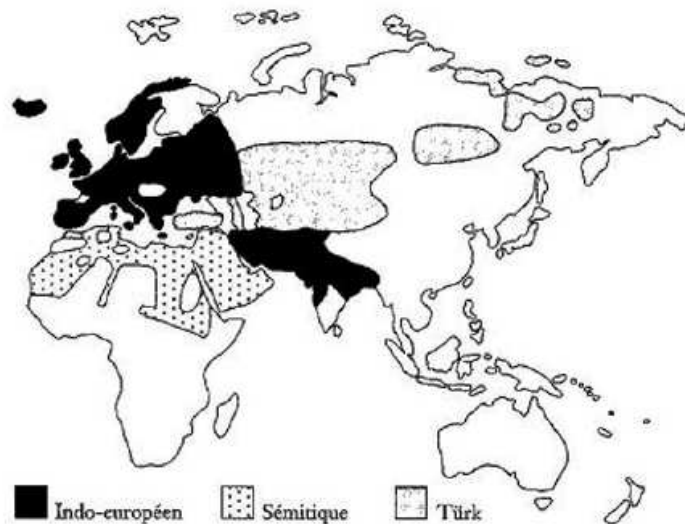
<sup>5</sup> L'harmonie vocalique désigne notamment la modification des voyelles des suffixes pour les assimiler, selon des règles essentiellement euphoniques, à la dernière voyelle du radical. Nous en verrons des illustrations plus loin.

<sup>6</sup> Voir notamment la synthèse du CIEP (2008).

difficulté (par manque de textes anciens) de reconstruire un proto-ouralien d'une part, un proto-altaïque de l'autre, et *a fortiori* un proto-ouralo-altaïque, incitent aujourd'hui plusieurs spécialistes à rejeter cette théorie du l'ouralo-altaïque, ne serait-ce que par prudence, car comme l'écrit Antonov, «[q]uand elles sont aussi limitées, les similarités constatables entre des groupes de langues peuvent toujours n'être que les vestiges de contacts remontant à des périodes si anciennes qu'il n'est plus possible de faire, à leur endroit, une distinction valide entre faits de convergence, faits hérités et emprunts divers »<sup>7</sup>. Mais commençons par le commencement : ce qui semble en revanche faire l'unanimité parmi les linguistes, c'est que le turc fait partie des langues... turques.

### 1.1. La famille des langues turques

Le turc (parlé par environ 70 millions de personnes) est le membre le plus important de la famille des langues turques (dites aussi turkes/türkes ou turciques) qui comprend entre vingt et quarante autres langues (selon les auteurs et les classifications), parmi lesquelles (par ordre décroissant de locuteurs) l'azéri (20 à 30 millions), l'ouzbek (17 à 25 millions), le kazakh (10 à 12 millions), l'ouïgour (7 à 10 millions), le tatar (6 à 7 millions), le turkmène (3 à 5 millions), le kirghiz (3 à 4 millions) et le tchouvache (1,5 à 2 millions)<sup>8</sup>. Le crimo-tatar (ou tatar de Crimée), le gagaouze, le karakalpak, le bachkir, le nogai, le karachaï-balkar, le koumik, le shor, le yakoute, le salar, le yugur, l'altaï, ... constituent autant de langues turques moins répandues. Toutes ces langues sont parlées sur un vaste territoire qui s'étend à travers l'Asie, depuis la Turquie jusqu'au Grand Nord sibérien et à l'ouest de la Chine (voir la carte ci-dessous). Elles sont toutes proches, voire très proches les unes des autres et sont situées sur un continuum géographique/dialectal : l'intercompréhension diminue au fur et à mesure qu'augmente la distance entre deux aires linguistiques.



**Les familles indo-européenne, sémitique et turque/türke**  
Source : RUHLEN (1997), p. 37

Bazin note que les parlers turcs sont « plus ou moins différenciés, mais tous étroitement apparentés génétiquement et conservant, à quelques détails près, une même typologie, avec un grand fonds commun lexical et morpho-syntaxique »<sup>9</sup>. L'on considère généralement que la langue la plus proche du turc est l'azéri, et que les deux langues les plus éloignées sont le yakoute et le tchouvache, qui « ont subi des évolutions phonétiques "aberrantes" [mais dont la] typologie reste cependant tout à fait

<sup>7</sup> ANTONOV (2007), p. 53.

<sup>8</sup> Ces chiffres sont tirés de LECLERC (2008) et de KATZNER (2002). Les écarts parfois importants sont dus au fait que les zones où sont parlées ces langues s'étendent souvent sur plusieurs pays, qui n'organisent pas de recensements linguistiques officiels.

<sup>9</sup> BAZIN, Louis, « L'actance en turc », in : FEUILLET (1998), p. 925.

turque »<sup>10</sup>. Les correspondances lexicales sont effectivement frappantes entre toutes ces langues, ainsi que l'illustrent les exemples<sup>11</sup> ci-dessous, et ce malgré les différents alphabets utilisés :

FR qui ?	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	kim	kim	kim	kim	kim
	кИМ	КИМ	кем	КИМ	кам
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

FR un	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	bir	bir	bir	bir	bir
	бИр	БИР	бер	биир	пёрре
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

FR deux	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	iki	iki	ikki	iki	ikki
	екИ	ЕКИ	ике	икки	иккё
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

FR nez	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	burun	burun	burun	burun	burun
	мұрыН	МУРУН	борын	мурун	самса
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

FR boire	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	içmek	içmək	ichmoq	içmek	ichmek
	ишу	ичүү	эчэргэ	ис	ёçме
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

FR tenir	<b>TR</b>	<b>AZ</b>	<b>UZ</b>	<b>TK</b>	<b>UG</b>
	tutmak	tutmaq	tutmoq	tutmak	tutmaq
	тўту	туту	тотарга	тут	тытма
	<b>KK</b>	<b>KY</b>	<b>TT</b>	<b>SAH</b>	<b>CV</b>

La proximité des langues turques ne se limite toutefois pas au niveau lexical : plusieurs études pointues sur la typologie et la recherche d'universaux ont prouvé que « les langues turques montrent un haut degré de ressemblance structurale »<sup>12</sup>. Ainsi, « dans toutes les langues turques, les objets définis prennent une terminaison spécifique, tandis que les objets indéfinis en sont dépourvus et apparaissent à la forme zéro, identique au nominatif » et il apparaît que « la terminaison de l'accusatif défini est uniforme dans toute la famille »<sup>13</sup>. On relève également l'inexistence de copule<sup>14</sup> dans toute la famille, etc. Bien entendu, ces langues ont subi l'influence (lexicale, grammaticale, phonétique) des différentes langues avec lesquelles elles ont cohabité au cours des siècles (qu'il s'agisse des langues balkaniques, de l'arabe, du persan, du russe ou encore du chinois). Ce phénomène d'influence est évidemment particulièrement visible dans l'écriture, puisque des langues turques s'écrivent ou se sont écrites en alphabet iranien préarabique, en alphabet arabe, en alphabet latin, en alphabet cyrillique et même en translittération chinoise (chacun de ces cas présentant des variantes). Les langues turques ont pour la

<sup>10</sup> *Ibidem*.

<sup>11</sup> Ces exemples sont tirés de ÖZTOPÇU *et al.* (1999) et corroborés par différentes listes de Swadesh publiques (du nom du linguiste américain Morris Swadesh, qui a établi, dans les années 1950, les 100 à 200 mots du vocabulaire de base d'une langue, supposés être très résistants à l'emprunt et permettant de comparer deux langues données entre elles, voire d'établir leur degré de parenté sans interférence mutuelle ou d'une langue tierce). Nous utilisons les codes de langues ISO suivants : français FR, turc TR, azéri AZ, ouzbek UZ, turkmène TK, ouïgour UG, kazakh KK, kirghiz KY, tatar TT, yakoute SAH et tchouvache CV.

<sup>12</sup> BOSSONG (1998b), Georg, « Le marquage de l'expérience dans les langues d'Europe », in : FEUILLET (1998), p. 280.

<sup>13</sup> BOSSONG (1998a), Georg, « Le marquage différentiel de l'objet dans les langues d'Europe », in : FEUILLET (1998), p. 247.

<sup>14</sup> FEUILLET, Jack, « Typologie de "être" et phrases essives », in : FEUILLET (1998), p. 664.

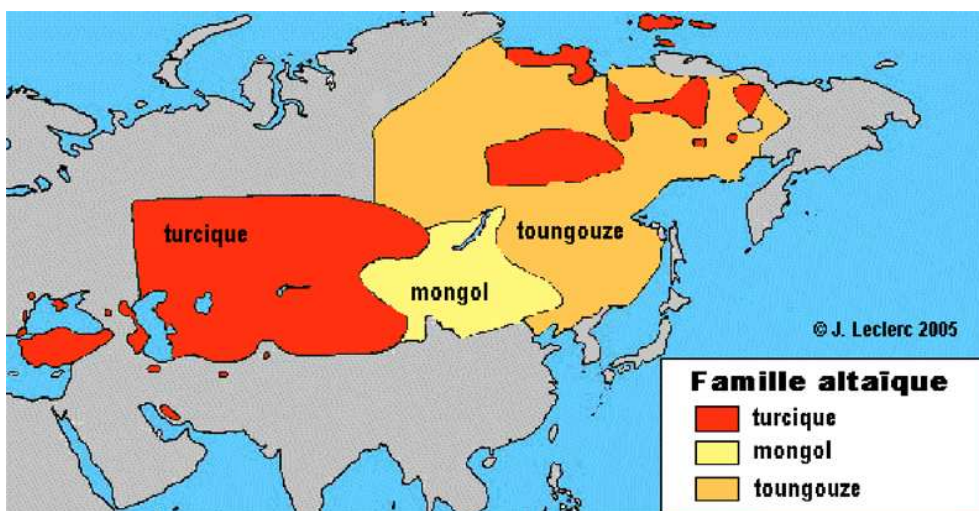
première fois été transcrites au VI<sup>e</sup> siècle, avec l'alphabet de l'Orkhon (alphabet de type runique, de la vallée de l'Orkhon en Mongolie), puis en alphabet arabe, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle, avec l'expansion de l'islam (et en sogdien pour l'ouïgour). Même s'il était mal adapté au turc et à ses nombreuses voyelles, l'alphabet arabe a été utilisé pendant plus de 1 000 ans. En 1928, dans le cadre de la réforme de la langue (et de la société) dirigée par Atatürk, la Turquie a adopté l'alphabet latin. Globalement, les autres langues turques ont adopté elles aussi cet alphabet moderne. Puis, l'URSS a imposé l'alphabet cyrillique pour les langues turques parlées sur son territoire. Ainsi, l'ouzbek s'est écrit en arabe jusqu'en 1928, puis en alphabet latin de 1928 jusqu'aux années 1940, puis en alphabet cyrillique de 1940 à 1992, avant de s'écrire à nouveau en alphabet latin (remanié) à partir de 1992. L'écriture en ouzbek cyrillique reste toutefois encore très largement utilisée, y compris dans les documents officiels et dans la presse. À titre anecdotique, signalons encore que les Ouzbeks de Chine utilisent... un alphabet arabe modifié. Le kirghiz s'écrit quant à lui au moyen de l'alphabet cyrillique, auquel quelques lettres sont ajoutées, mais il est parfois aussi écrit en alphabet arabe, lui aussi complété. Entre 1928 et 1940, le Kirghizstan a adopté l'alphabet latin, mais son usage est resté très sporadique. L'ouïgour a pour sa part d'abord été écrit dans un alphabet dérivé du sogdien (langue iranienne ancienne). À partir de l'an 1000, des textes ouïgours en alphabet arabe sont apparus à la suite de la conversion des Ouïgours à l'islam. En 1956, l'alphabet cyrillique a été adopté, mais il a été abandonné dès 1959 au profit de l'alphabet latin. En 1981, le gouvernement central chinois a décrété le retour à l'écriture arabe pour répondre aux revendications des autorités musulmanes ouïgoures. Enfin, pour utiliser plus facilement leur langue en informatique, les Ouïgours ont d'abord eu recours à des translittérations en chinois ou en pinyin, puis à l'UKY : « Uyghur Kompyutér Yéziqi » ou écriture informatique (latine) ouïgoure. Aujourd'hui, l'ouïgour utilise donc trois alphabets et à côté de *burun* (le nez), on trouve : *бурун* et *نۇرۇب*.<sup>15</sup>

Pour de nombreux Turcs, toutes ces langues ne sont en réalité que des variantes d'une seule et même langue turque : à côté du *Türkiye Türkçesi* (« turc de Turquie »), on trouve ainsi le *Özbek Türkçesi* (« turc d'Ouzbékistan »), l'*Azerbaycan Türkçesi* ou *Azeri Türkçesi* (« turc d'Azerbaïdjan »), l'*Uygur Türkçesi* (« turc des Ouïgours »), etc.

## 1.2. Quelle(s) macrofamille(s) ?

### 1.2.1. La famille altaïque « réduite » ?

La famille altaïque tire son nom des monts Altaï, un massif montagneux d'Asie centrale qui s'étend du sud de la Russie à la Mongolie et à la Chine. Cette appellation est généralement utilisée pour désigner la soixantaine de langues turques, mongoles et toungouso-mandchoues.



La famille altaïque « réduite »  
Source : LECLERC (2008)

<sup>15</sup> On trouvera un panorama complet des différents systèmes d'écriture utilisés de nos jours pour les langues turques dans UHRES (2004).

Si le terme « altaïque » est aujourd'hui critiqué (car les peuples « altaïques » proviendraient en fait plutôt de Sibérie, soit bien plus au nord), l'unité de cette famille linguistique fait l'objet d'un large consensus. Bazin estime ainsi que le turc est « typologiquement très proche du mongol » et que le groupe altaïque (« terme consacré bien qu'inexact »<sup>16</sup>), qu'il appelle pour sa part « turco-mongol », est particulièrement cohérent. De fait, au-delà de certaines correspondances lexicales entre ces langues, des recherches récentes ont confirmé qu'il existait bien des caractéristiques communes sur le plan de la structure, qu'il s'agisse de caractéristiques générales (comme l'agglutination, la position finale du verbe et l'harmonie vocalique) ou plus précises : Bossong note par exemple que « [l]e marquage différentiel de l'objet est un trait commun à toutes les branches de la famille altaïque. Le phénomène est caractéristique aussi bien des langues turques que des langues mongoles et toungouses. »<sup>17</sup> Enfin, Ruhlen constate que la validité du groupe génétique altaïque est aujourd'hui largement acceptée.<sup>18</sup>

### 1.2.2. La famille ouralo-altaïque ?

Comme nous l'avons vu au point 1 ci-dessus, l'hypothèse ouralo-altaïque a aujourd'hui sérieusement du plomb dans l'aile. Sans ambiguïté, Peyraube affirme ainsi : « l'unité du groupe ouralo-altaïque (langues ouraliennes et langues altaïques) n'est aujourd'hui plus reconnue »<sup>19</sup>. Il n'empêche que certains, comme Greenberg, y restent fidèles et auraient même tendance à élargir la famille. Nous y viendrons au point 1.2.4.

### 1.2.3. La famille altaïque « élargie » ?

Pour beaucoup de linguistes, si élargissement de la famille il y a, celui-ci ne se ferait pas vers l'Europe, mais vers l'Asie. Les travaux publiés par Street, puis par Patrie<sup>20</sup> sont venus confirmer ce que certains pressentaient depuis longtemps, à savoir que le coréen, le japonais (ou les langues japoniques) et l'aïnou<sup>21</sup> non seulement formaient un groupe, mais étaient également plus proches de l'altaïque que de n'importe quelle autre famille. Ces langues, souvent considérées jusque là comme des isolats, présentent en effet plusieurs traits caractéristiques des langues altaïques déjà évoqués plus haut, comme l'harmonie vocalique, l'agglutination au moyen de suffixes, l'ordre SOV, mais aussi l'absence de classes nominales ou de genre grammatical.



**La famille altaïque « élargie »**  
**Source : Wikimedia Commons**

En 1962, Street a en fait proposé de réunir le japonais, le coréen et l'aïnou dans une même famille, voisine de la famille altaïque « réduite », toutes deux faisant partie d'une macrofamille « nord-asiatique ». Vingt ans plus tard, Patrie, un spécialiste de l'aïnou, après avoir mené de

<sup>16</sup> BAZIN, op. cit., p. 925.

<sup>17</sup> BOSSONG (1998a), op. cit., p. 246.

<sup>18</sup> RUHLEN (1991), p. 130.

<sup>19</sup> PEYRAUBE (2003), p. 8.

<sup>20</sup> STREET, John C., « Review of N. Poppe, *Vergleichende Grammatik der altaischen Sprachen, Teil I* », in : *Language* nr. 38, p. 92-98, 1962 ; et PATRIE, James, *The Genetic Relationship of the Aino Language*, The University Press of Hawaii, Honolulu, 1982, cités dans RUHLEN (1991) et GREENBERG (2000 et 2002).

<sup>21</sup> Langue quasiment éteinte du nord du Japon, à ne pas confondre avec l'aïnou (parfait homographe), langue turque mêlée d'iranien parlée par quelques milliers de locuteurs dans l'ouest de la Chine.

nouvelles recherches consacrées essentiellement au lexique, est arrivé aux mêmes conclusions et a réuni toutes ces langues dans une même famille altaïque « élargie ». En 1996, après avoir étudié pendant plusieurs années un volumineux corpus de textes japonais et coréens anciens en suivant une démarche philologique rigoureuse, Miller<sup>22</sup> a lui aussi conclu au caractère altaïque de ces langues et à leur proximité avec les langues turques, mongoles et toungouses.

#### 1.2.4. Au-delà ?

Greenberg est pour sa part toujours persuadé de la pertinence du groupe ouralo-altaïque, qu'il fait même rentrer dans une vaste famille « eurasiatique » composée des langues altaïques, ouraliennes et indo-européennes, du japonais, du coréen et de l'aïnou, mais aussi du tchouktchi-kamtchatkien et de l'esquimo-aléoute. Cette hypothèse est loin de faire l'unanimité, mais elle trouve certains défenseurs prudents, dont Ruhlen.<sup>23</sup> Bien avant Greenberg, Holger Pedersen avait émis, en 1903, l'hypothèse d'une macrofamille « nostratique » regroupant plusieurs familles de langues d'Eurasie : les langues indo-européennes, ouraliennes (et notamment finno-ougriennes), altaïques, caucasiennes du sud et chamito-sémitiques. Jadis ou naguère, d'autres hypothèses ont encore été avancées : l'on a également parlé de langues « eurasiennes », « boréennes », etc.

Souvent, les hypothèses divergentes émises par les linguistes sont le résultat d'approches différentes : les uns restent fidèles à l'approche généalogique (modèle du *Stammbaum*), héritière de la grammaire comparée du XIX<sup>e</sup> siècle, qui privilégie la comparaison du lexique, la recherche de lois phonétiques et l'organisation des familles en langues mères, filles ou sœurs ; les autres optent pour l'approche dite aréale (également appelée *Wellen-Theorie*), qui privilégie l'étude de la géographie et de l'histoire des migrations, des contacts, des échanges et des diffusions de savoir entre les peuples ; d'autres encore suivent une approche typologique en se focalisant sur l'analyse syntactique, sémantique et morphologique des langues. Récemment est en outre apparue une quatrième approche, dite génétique, dont la fiabilité pour la classification linguistique reste encore à démontrer. Il n'est dès lors pas étonnant que les résultats obtenus soient différents, voire partiellement ou totalement inconciliables.<sup>24</sup> Quoiqu'il en soit, ces tentatives de regroupement en familles et macrofamilles restent largement hypothétiques et Antonov rappelle qu'elles sont souvent « loin d'avoir été étayée[s] par des preuves linguistiques acceptables »<sup>25</sup>. Sans vouloir conclure définitivement en faveur des uns ou en défaveur des autres, nous retiendrons que les recherches récentes insistent en tout cas davantage sur l'origine et le caractère asiatiques du turc que sur sa parenté éventuelle avec des langues non indo-européennes d'Europe.

*[La suite de cet article sera publiée dans le prochain numéro du Journal de BabeLg.]*

---

<sup>22</sup> MILLER, Roy Andrew, *Languages and History: Japanese, Korean, and Altaic*, White Orchid Press, The Institute for Comparative Research in Human Culture, Oslo, 1996, cité dans ANTONOV (2007).

<sup>23</sup> Qui avance des arguments de paradigmes phonétiques et de survivance lexicale en faveur de l'eurasiatique dans RUHLEN (1997), p. 81 et 128-129.

<sup>24</sup> Pour une présentation complète de cette problématique, l'on se reportera à PEYRAUBE (2003).

<sup>25</sup> ANTONOV (2007), p. 35. Antonov fait sans aucun doute partie des plus sceptiques, à l'opposé des « universalistes » comme Ruhlen, puisqu'il remet même en cause l'unité de la famille altaïque que nous avons appelée « réduite ».

## Références bibliographiques

- ANTONOV, Anton, *Le rôle des suffixes nominaux en /+rV/ dans l'expression du lieu et de la direction en japonais et l'hypothèse de leur origine « altaïque »*, thèse de doctorat soutenue publiquement le 11 décembre 2007 à l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), <http://a.antonov.googlepages.com/PhD.pdf>.
- CIA, *The 2008 World Fact Book*, <https://www.cia.gov/library/publications/the-world-factbook>.
- CIEP - Centre international d'études pédagogiques (coll.), « L'ouralo-altaïque ? », in : *La Comparaison génétique*, 2008, <http://www.ciep.fr/publications/genetique/genetique33.php>.
- FEUILLET, Jack (éd.), *Actance et valence dans les langues de l'Europe*, Mouton de Gruyter, Berlin/New York, 1998.
- GREENBERG, Joseph Harold, *Indo-European and Its Closest Relatives: The Eurasiatic Language Family – Volume 1: Grammar*, Stanford University Press, 2000.
- GREENBERG, Joseph Harold, *Indo-European and Its Closest Relatives: The Eurasiatic Language Family – Volume 2: Lexicon*, Stanford University Press, 2002.
- KATZNER, Kenneth, *The Languages of the World*, 3rd edition, Routledge, 2002.
- LECLERC, Jacques, *L'Aménagement linguistique dans le monde*, Trésor de la langue française au Québec, Université Laval, 2008, <http://www.tlfg.ulaval.ca/axl>.
- ÖZTOPÇU, Kurtulus, ABUOV, Zhoumagaly, KAMBAROV, Nasir et Youssef AZEMOUN, *Dictionary of the Turkic Languages: Azerbaijani, Kazakh, Kyrgyz, Tatar, Turkish, Turkmen, Uighur, Uzbek*, Routledge, Londres, 1999.
- PEYRAUBE, Alian, « La classification des langues en familles et macro-familles, avec une attention particulière portée aux langues d'Asie Orientale et d'Asie du Sud-Est », conférence donnée le 3 février 2003 dans le cadre du séminaire *Typologie des langues* du laboratoire d'histoire des théories linguistiques de l'Université de Paris VII, <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/speyra.pdf>.
- RUHLEN, Merrit, *A Guide to the World's Languages, vol. 1: Classification*, Stanford University Press, Stanford, California, 1991.
- RUHLEN, Merrit, *The Origin of Language*, John Wiley & Sons, 1994 – *L'Origine des langues*, trad. par André LANGANEY, coll. Débats, Belin, 1997.
- SAUSSURE (de), Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, coll. Grande bibliothèque, Payot/Rivages, Paris, 1995.
- UHRES, Johann, « Le point sur les alphabets utilisés pour les langues turques », in : *Cahier d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n°29 – *La question humanitaire – L'Albanie*, CERI/CNRS, mis en ligne le 31 mars 2004, <http://cemoti.revues.org/document627.html>.
- WINKLER, Heinrich, « La langue basque et les langues ouralo-altaïques », in : *Revista Internacional de los Estudios Vascos/Revue Internationale des Études Basques*, n°8, p. 282-323, 1914, <http://hedatuz.euskomedia.org/4930/1/08282323.pdf>.

Benjamin HEYDEN (benjamin.heyden[at]ec.europa.eu) est diplômé de l'Université de Liège (ULg). Titulaire d'une licence en langues et littératures germaniques (1998), d'une licence complémentaire en études du Commonwealth (2000) et d'un diplôme d'études spécialisées en traduction anglaise (2000), il est traducteur à la DG Traduction de la Commission européenne à Bruxelles.